

L'« économie alternative » de *Vingt Mille Lieues sous les mers*

**Conférence dans le cadre du programme « L'expérience de la nature »
des CPGE scientifiques**

Université de Picardie Jules Verne, 17 décembre 2025

Christophe Reffait, CIJV, équipe « Roman & romanesque » du CERCLL, UPJV

Au début de son livre *Texte et idéologie*, Philippe Hamon fait remarquer en 1984 que la critique littéraire a souvent pensé l'idéologie des textes de fiction en termes d'*absence*¹. Ce serait une tendance de la critique, qu'elle soit influencée par la psychanalyse ou bien par la sociologie, de chercher dans le texte un « non-dit » ou un « inconscient social », de voir l'œuvre comme un édifice de langage qui se serait construit autour d'une absence, un peu comme un beau coquillage vide. Philippe Hamon, même s'il a un autre objectif dans son livre, prend le temps de distinguer plusieurs modalités de l'« absence » dans un texte. Il y en a une que vous connaissez : c'est l'ellipse narrative, qui est un manque du texte par rapport à lui-même. Et puis il peut y avoir aussi un manque du texte par rapport à un contexte, historique ou biographique : imaginons une nouvelle de Maupassant qui serait écrite pendant la Commune « et qui ne parlerait pas de la Commune », écrit Philippe Hamon ; dans ce cas, la question devient de savoir dans quelle mesure le texte peut être lu et pensé par rapport à ce contexte qu'il ne mentionne pas. C'est à ce moment de sa réflexion que Philippe Hamon fait un distinguo entre les absences *implicites* et les absences *signalées*, ce qui l'amène à citer le passage de *Vingt Mille Lieues sous les mers* dans lequel Aronnax examine la bibliothèque du capitaine Nemo :

je m'approchai des rayons de la bibliothèque. Livres de science, de morale et de littérature, écrits en toutes langues, y abondaient ; mais je ne vis pas un seul ouvrage d'économie politique ; ils semblaient être sévèrement proscrits du bord. Détail curieux, tous ces livres étaient indistinctement classés, en quelque langue qu'ils fussent écrits, et ce mélange prouvait que le capitaine du Nautilus devait lire couramment les volumes que sa main prenait au hasard. (I, XI, 109-110²)

Voilà, écrit Philippe Hamon, un exemple de « notation explicite d'une absence³ ». Il n'y a pas d'économie politique dans la bibliothèque de Nemo. Jules Verne recourt fréquemment à la prétérition, cette figure de style qui consiste à dire tout en prétendant

¹ Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, Paris, PUF, « Quadrige », 1984, p. 16.

² Tous nos renvois paginés se font à l'édition au programme : Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, éd. Simone Vierre et Valérie Stiénon, Paris, Flammarion « GF », 2025.

³ Philippe Hamon, *op. cit.*, p. 16.

ne pas dire : vous en avez un exemple dans le chapitre « La Méditerranée en quarante-huit heures », quand le texte s’amuse à énumérer tout ce que Conseil et Aronnax ont à peine le temps de voir par les hublots (voir en particulier p. 330). Mais vous constatez que dans les lignes qui nous intéressent, nous ne sommes pas dans un cas de ce type : la notation de l’absence de l’économie politique ne déclenche aucune compensation textuelle, aucune explication. La phrase qui commence par « Détail curieux... » change de sujet. Nous sommes laissés à nos conjectures sur les raisons du bannissement de l’économie.

On nous dira plus loin que cette bibliothèque contient des livres « de mécanique, de balistique, d’hydrographie, de météorologie, de géographie, de géologie » (p. 110), et nous percevons immédiatement que ces sciences ont un rapport avec le fonctionnement et les explorations du Nautilus. Nous comprenons aussi pourquoi Nemo, comme le remarque Aronnax, possède le livre *Les Fondateurs de l’astronomie* de Joseph Bertrand, parce qu’il y a un rapport entre la connaissance de l’astronomie et la navigation maritime. Mais il est moins évident d’expliquer l’absence de l’économie politique et je voudrais finir cette introduction en explicitant le sous-entendu.

D’abord, d’un point de vue externe à l’œuvre, cette absence est significative au regard d’« une ‘réalité’ historique ou biographique vérifiable », pour reprendre les termes de Philippe Hamon. Quelques années avant d’écrire *Vingt Mille Lieues sous les mers*, Verne était employé d’agent de change et, quelques temps après la parution du roman, il envisage encore de retourner travailler à la Bourse de Paris si son éditeur Pierre-Jules Hetzel n’améliore pas les conditions de son contrat. Je sais bien qu’un praticien de la spéculation financière au XIXe siècle est probablement aussi éloigné de la théorie économique qu’un *trader* d’aujourd’hui, mais Jules Verne ne méconnaît pas l’économie politique. En outre, éliminer l’économie politique de la bibliothèque de Nemo, c’est prendre le contre-pied de l’institutionnalisation de cette science à l’époque du roman. C’est au XIXe siècle que l’économie se consolide comme discipline, avec des éditeurs et des revues spécialisés à partir des années 1840, et puis avec l’apparition de chaires universitaires. En consultant les écrits de l’économiste Frédéric Passy (1822-1912), qui est un contemporain de Jules Verne à quelques années près, j’ai trouvé le texte d’une conférence qu’il a prononcée à Bordeaux le 15 décembre 1872, donc peu après la parution de *Vingt Mille Lieues sous les mers*, à l’occasion de la création d’une chaire d’économie politique par la chambre de commerce locale ; dans cette conférence, Frédéric Passy convient que « toute science est bonne », mais il se lance dans un éloge vibrant de l’économie politique en proclamant que c’est « la science par excellence, la plus utile, la plus indispensable de toutes⁴ ». Notre roman prend le contre-pied de cette affirmation. Dernière chose, dans la revue même où Jules Verne a d’abord publié son roman en épisodes, le *Magasin d’éducation et de récréation*, l’éditeur Pierre-Jules Hetzel et son associé Jean Macé ont aussi ménagé une rubrique d’économie politique pour la jeunesse : à partir d’août 1870 paraissent dans le *Magasin* des « Causeries économiques », écrites

⁴ Frédéric Passy, « De l’importance des études économiques », conférence donnée le 15 décembre 1872 pour inaugurer le cours d’économie politique fondé par la Chambre de commerce de Bordeaux, Paris, Librairie Franklin / Guillaumin éditeur, 1873, p. 46-48.

par un certain Maurice Block, qui mettent en scène des écoliers parlant d'économie avec leur instituteur. Ces causeries ont été ensuite recueillies par l'auteur dans un *Petit manuel d'économie pratique*, que vous trouvez en ligne sur Gallica et sur lequel je reviendrai⁵. Donc vous voyez, entre la publication de *Vingt Mille Lieues sous les mers* en mars-juin 1870 dans le *Magasin* et sa publication en volume illustré en 1871, Hetzel lui-même a publié de l'économie politique pour les enfants, ce qui est un exemple avancé de l'institutionnalisation de cette science.

Ainsi du point de vue du contexte, l'absence d'économie politique dans la bibliothèque de Nemo est remarquable. Mais elle fait sens aussi d'un point de vue interne à l'œuvre. Dès lors que « l'homme des eaux » se présente dans le chapitre X comme un homme qui a « rompu avec l'humanité » (p. 59), alors l'économie politique ne lui sert plus de rien, puisque c'est la science de l'échange. L'économie politique, celle d'Adam Smith notamment, est la science qui vous apprend que l'humanité est sortie de l'ère des chasseurs-cueilleurs lorsque les hommes ont commencé à se spécialiser, les uns fabricant des arcs, d'autres des souliers, d'autres des vêtements ; et en même temps que cette division du travail s'est diversifiée au fil des siècles, qu'elle a été intensifiée par les machines, l'échange monnayé est devenu toujours plus nécessaire, toujours plus important. L'économie politique, du moins l'économie classique des libéraux comme Smith, vous explique aussi que la richesse augmente quand les échanges croissent, quand le libre-échange l'emporte sur les barrières protectionnistes. Donc si l'économie politique est la science du commerce, Nemo n'en a que faire, lui qui n'échange rien avec la terre. Et puis il faudrait ajouter que l'économie politique, comme son nom l'indique, est l'économie des États, des *nations* comme dit Smith, ce n'est plus *l'oïkonomia* domestique des Grecs ; or si nous reconnaissons avec le critique Jean Chesneaux qu'il y a dans le personnage de Nemo une composante anarchiste⁶, nous comprenons qu'il néglige une science dans laquelle le politique guide l'économique, ou bien l'inverse, selon une logique qui crée des inégalités. Si Nemo est une figure de proscrit romantique, on comprend qu'il *proscrive* lui-même l'économie – puisque c'est le mot utilisé – de sa bibliothèque.

Le problème est qu'il y a encore de l'économie quand il n'y a plus d'économie. Ou si vous voulez, il reste de l'économie quand il n'y a pas d'échange. C'est Jean Delabroy qui parle d'« économie alternative », lorsqu'il commente le fonctionnement autarcique du Nautilus⁷, celui que décrivent les pages 106-107 de votre édition, quand Nemo évoque les filets de pêche que peut jeter son sous-marin, quand il présente à Aronnax du foie de dauphin, du lait de cétacé ou de la confiture d'anémone, et quand il lui révèle que ses vêtements sont fabriqués avec du byssus d'huître teint à la pourpre d'aplysie. Le fonctionnement même de ce Nautilus qui synthétise son énergie électrique à partir du sodium présent dans l'océan et remonte en surface pour renouveler son air, figure une

⁵ Maurice Block, *Petit manuel d'économie pratique* [1872], Paris, Jules Hetzel, 5^e édition, 1878. Nous renverrons à cette édition en ligne.

⁶ Voir Jean Chesneaux, *Une lecture politique de Jules Verne*, Paris, Maspero, 1971 ; suivi trente ans plus tard de : *Jules Verne, un regard sur le monde : nouvelles lectures politiques*, Paris, Bayard, 2001.

⁷ Jean Delabroy, présentation [1991] de Jules Verne, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, Paris, Pocket « Classiques », 1999, p. 13.

autarcie parfaite qui touche à l'osmose. Mais cette autonomie, c'est aussi celle des naufragés de *L'Île mystérieuse* qui recréent toute une économie artisanale grâce à leur savoir et leurs aptitudes, et c'est aussi celle de la protagoniste du roman de Marlan Haushofer, qui materne sa vache et plante ses pommes de terre en consultant des almanachs : toutes ces histoires relèvent somme toute du genre de la robinsonnade et posent la question de la clôture comme celle du renouvellement des ressources. Or la robinsonnade est la forme première de la réflexion économique : tous les économistes se sont intéressés à l'histoire de Robinson ; le libéral Frédéric Bastiat, pour faire comprendre ce qu'était un capital de connaissances, conseillait de s'imaginer dans la position de « Robinson sans les débris du vaisseau⁸ », ce qui est exactement la donnée scénarique de *L'Île mystérieuse* ; et Karl Marx s'est moqué de la manière dont les économistes forgent avec les robinsonnades un récit des origines qui justifie le capitalisme. Donc il y a encore de l'économie dans ces fictions d'une économie détachée du reste des hommes. La différence observable cependant entre un roman comme *Vingt Mille Lieues sous les mers* et un roman comme *Le Mur invisible* est que la narratrice s'inquiète de la fin de son stock d'allumettes ou de ses balles de fusils, tandis que Nemo célèbre la mer comme une « nourrice prodigieuse, inépuisable » (p. 107), qu'il bénéficie d'une électricité au rendement démesuré (p. 119) et qu'il est « riche à l'infini » (p. 134). A priori, l'économie de *Vingt Mille Lieues sous les mers* est une économie sans contrainte, une économie dans laquelle la nature n'est pas avaricieuse.

Cette économie alternative, j'aimerais l'examiner sous trois aspects dans la suite de cette communication. D'abord la question de la propriété, qui est une question passionnément débattue tout au long du XIX^e siècle, parce qu'elle est sur la ligne de front du combat entre les libéraux et les socialistes ou les anarchistes. Ensuite la question de la circulation de l'argent, parce que l'économie sous-marine de Nemo conserve en réalité des relations avec les continents. Et pour finir la question la plus importante, qui est celle de la valeur, question première de l'économie politique qui s'avère une question cruciale à l'articulation de l'économie et de l'écologie.

1. La propriété.

Lors de son premier déjeuner avec Aronnax, Nemo évoque les « prairies de l'océan » et ses chasses sous-marines en disant : « J'ai là une vaste propriété que j'exploite moi-même, et qui est toujoursensemencée par la main du Créateur de toutes choses » (p. 106). On ne le verra pas s'occuper de récolter des algues ou de guider du bétail sous-marin, mais sa déclaration va dans le sens de que disait Roland Barthes dans son article de *Mythologies* : « Le geste profond de Jules Verne, c'est [...], incontestablement, l'appropriation⁹. » Barthes pensait surtout à la manière dont les naufragés de *L'Île mystérieuse* se refont un confortable monde habitable. Mais la question se pose aussi pour *Vingt Mille Lieues sous les mers*. Vous connaissez bien le chapitre XIV

⁸ Frédéric Passy cite Frédéric Bastiat dans les *Leçons d'économie politique faites à Montpellier par M. Frédéric Passy*, recueillies par MM. Émile Bertin et Paul Glaize, Montpellier, éd. Gras, 1861, p. 41-42.

⁹ Roland Barthes, « Nautilus et bateau ivre », *Mythologies* [1957], Paris, Seuil, « Points », 2001, p. 76.

de la deuxième partie, dans lequel Nemo atteint le pôle Sud, plante un drapeau noir comme le drapeau de l'anarchisme mais frappé d'un N d'or qui ressemble à celui de Napoléon, et adresse un adieu au soleil en désignant l'Antarctique comme son « nouveau domaine » (p. 425). Vous connaissez aussi le paragraphe qui ouvre le chapitre sur la chasse à l'île Crespo, dans le Pacifique Nord :

Nous étions enfin arrivés à la lisière de cette forêt, sans doute l'une des plus belles de l'immense domaine du capitaine Nemo. Il la considérait comme étant sienne, et s'attribuait sur elle les mêmes droits qu'avaient les premiers hommes aux premiers jours du monde. D'ailleurs, qui lui eût disputé la possession de cette propriété sous-marine ? Quel autre pionnier plus hardi serait venu, la hache à la main, en défricher les sombres taillis ? (I, XVII, p. 168)

Cette logique de possession, vous dit Valérie Stiénon à la p. 551 de votre dossier, c'est celle du « pionnier », ce n'est pas celle de la « possession administrative », c'est-à-dire que ce n'est pas celle de la propriété au sens légal. Le philosophe Pierre Macherey, qui a écrit en 1966 un livre important sur Jules Verne¹⁰, lui a récemment consacré un nouvel essai dont un chapitre, intitulé « Poétique de l'inconnaissable », porte sur *Vingt Mille Lieues sous les mers*, et dont un passage commente précisément ces quelques lignes :

De la même manière que Proudhon, dont il est à cet égard un disciple, Nemo fait une stricte distinction entre la possession, fondée sur l'usage, et la propriété, tournée vers l'échange : on n'imagine pas qu'il puisse négocier les produits qu'il tire de l'exploitation de « ses forêts », ni qu'il puisse vendre celles-ci à un certain prix. On pourrait soutenir qu'il revient aux origines naturelles de la propriété que la logique des échanges a altérée¹¹.

Vous voyez donc que Pierre Macherey, évoquant la négation de l'échange dont nous parlions tout à l'heure, met ici Nemo du côté de l'économie anarchiste de Pierre-Joseph Proudhon, lequel avait publié en 1848 un pamphlet intitulé *La propriété c'est le vol* qui avait fait scandale et déclenché une polémique avec Frédéric Bastiat. En mettant Nemo du côté de Proudhon, on a l'impression que Macherey poursuit un distinguo qui se trouve déjà dans l'article de *Mythologies*, lorsque Barthes remarque que « sur cette planète mangée triomphalement » par les héros verniens de l'appropriation bourgeoise du monde, par exemple les protagonistes de *L'Île mystérieuse*, « traîne souvent quelque desperado, proie du remords ou du spleen, vestige d'un âge romantique révolu, et qui fait éclater par contraste la santé des véritables propriétaires du monde¹² » — c'est évidemment une périphrase pour désigner Nemo, et ces lignes ont l'intérêt de faire une différence entre Nemo et d'autres héros verniens plus matérialistes, entre appropriation pionnière et propriété bourgeoise.

Mais Pierre Macherey ne précise pas que l'argument de la vraie possession fondée sur l'usage est aussi celui des économistes de l'école libérale qui s'opposent à Proudhon.

¹⁰ Pierre Macherey, *Pour une théorie de la production littéraire* [1966], Paris, Maspero, 1974.

¹¹ Pierre Macherey, « Plongée dans l'inconnaissable », *En lisant Jules Verne*, De l'incidence éditeur, 2018, p. 252.

¹² Roland Barthes, art. cité, p. 76.

Par exemple, dans le recueil des *Leçons d'économie politique faites à Montpellier par Frédéric Passy*, quelques années avant *Vingt Mille Lieues sous les mers*, on trouve des pages sur la propriété, dans lesquelles on réfléchit à la dépense de vie humaine qui fonde le droit de propriété, et le bilan de cette leçon d'économie politique orthodoxe est le suivant :

Nous avons vu l'homme s'emparant, à ses dépens, du fruit, de l'animal, de la pierre ; fabriquant, à ses dépens encore, l'outil, la machine, le bâtiment, l'usine, le navire, etc. ; et nous avons conclu que toutes ces choses, empreintes de son activité, lui appartiennent parce qu'elles sont son œuvre. Elles sont à lui, demeurent à lui, parce qu'elles sont de lui, parce qu'elles sont lui¹³.

Et vous comprenez pourquoi les économistes libéraux argumentent ainsi : c'est parce que c'est un moyen pour eux de dire que la propriété, que Proudhon voudrait abolir ou transférer d'un coup de plume par voie légale, n'est justement pas un fait de la loi, c'est avant tout un fait du travail des hommes. Donc Macherey a raison de dire que Nemo a une conception de la propriété antérieure à l'échange ; mais il est difficile de dire que c'est en soi anarchiste, puisque c'est aussi la définition de la propriété que brandit l'économie politique classique, bien que celle-ci soit proscrite de la bibliothèque de Nemo. Je crois qu'il y a aussi une question que Pierre Macherey ne soulève pas et sur laquelle ouvre pourtant la fin de notre extrait de Verne, qui est de savoir comment se comporterait Nemo si surgissait un deuxième Nemo. Je crois deviner – mais c'est une hypothèse subjective – qu'il proclamerait le droit de propriété que lui a donné l'usage, ce qui est exactement la conclusion du chapitre sur la propriété du petit *Manuel d'économie pratique* de Maurice Block dont je parlais tout à l'heure. Il m'étonnerait que Nemo pratique l'adage anarchiste « Tout est à tous ! ».

Ce que nous voyons en tout cas est que l'absence d'économie politique dans la bibliothèque de Nemo n'empêche pas qu'il incarne une certaine définition économique de la propriété. Et de manière plus générale, nous percevons que les frontières entre « mondes connus et inconnus » que parcourent les héros des *Voyages extraordinaires* de Verne, ce sont aussi des frontières problématiques qui séparent la propriété de l'appropriation.

2. La circulation de l'argent.

La seconde raison pour laquelle *Vingt Mille Lieues sous les mers* reste un roman de l'économie sans être pour autant un roman de l'échange, est que cette fiction met en scène une circulation des richesses, selon une économie *underground* qui est en l'occurrence sous-marine. De prime abord, on a le sentiment que les voyages d'exploration de Nemo s'opposent en tout point au trafic maritime décrit dans le premier chapitre du roman, lequel n'est jamais une circumnavigation désintéressée comme la sienne, mais au contraire une circulation marchande ou à défaut militaire. Il faut lire ce tableau liminaire

¹³ *Leçons d'économie politique faites à Montpellier par M. Frédéric Passy*, recueillies par MM. Émile Bertin et Paul Glaize, *op. cit.*, leçon n°1, p. 35.

du trafic maritime un peu comme on lit la description du port cosmopolite de Yokohama dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (chap. XXII), ou bien celle de la Bourse de San Francisco dans *Les Cinq cents millions de la Bégum* (chap. XV), ou un peu comme on regarderait un tableau de port du peintre Joseph Vernet, qui fait partie des peintres affectionnés par Nemo. Ce que révèle la liste des rencontres fortuites des navires avec le mystérieux narval électrique, dans les premières pages de *Vingt Mille Lieues*, c'est avant tout l'intensité du commerce maritime, avec ses compagnies comme la Cunard, avec ses pavillons. Cette vie de la surface rappelle « l'hymne à l'océan » prononcé par le personnage de Paganel dans *Les Enfants du capitaine Grant*, page qui est une célébration du *pontos* dont nous parlait Isabelle de Vendevre :

- Ah ! la mer ! la mer !, répétait Paganel, c'est le champ par excellence où s'exercent les forces humaines, et le vaisseau est le véritable véhicule de la civilisation ! Réfléchissez, mes amis. Si le globe n'eût été qu'un immense continent, on n'en connaîtrait pas encore la millième partie au XIX^e siècle ! [...] La mer se traverse aujourd'hui plus aisément que le moindre Sahara, et c'est grâce à elle [...] qu'une parenté universelle s'est établie entre toutes les parties du monde¹⁴.

Cet éloge ne concerne pas seulement les voyages des grands explorateurs ; il inclut aussi ce que Montesquieu appelait le « doux commerce », c'est-à-dire la fin des conflits par l'intensité des échanges, même si ce commerce n'a en vérité rien de doux, puisqu'il peut inclure la traite des Noirs à l'époque de Montesquieu ou bien le trafic d'armes comme le montre Verne dans sa nouvelle *Les Forceurs de blocus*.

Si Nemo ne semble pas vouloir entraver le commerce de la surface, il pratique vous le savez une justice redistributive ; voyez le moment où il sauve un pêcheur de Ceylan et lui remet une bourse de perles. Cette redistribution peut prendre un tour politique, lorsque Nemo remet au « hardi plongeur » Nicolas, au cap Matapan, des lingots d'or visiblement destinés aux insurgés candiotes, c'est-à-dire aux Crétois opposés au « despotisme turc » comme dit la p. 318. Les années d'écriture et de rédaction du roman sont en effet les années de la révolte crétoise de 1866-1869 ; *Vingt Mille Lieues sous les mers* est à cet égard un roman d'actualité, et le retrait de Nemo au fond des mers serait moins sensible au lecteur si Verne ne convoquait justement cette actualité. À vrai dire, la question politique est déjà présente dans le passage sur le pêcheur de perles, lorsque Nemo proclame qu'il sera toujours du « pays des opprimés » (p. 288). Or cette question est aussi économique : Aronnax rappelle que Ceylan est une colonie anglaise et il déplore devant Nemo la faible rémunération des pêcheurs par leurs « maîtres » (p. 267). Donc donner une poignée de perles au malheureux pêcheur, c'est réparer cette iniquité de l'exploitation coloniale des pêcheries de perles.

En tout cela, Nemo n'est pas aussi affranchi du monde terrestre qu'il le prétend, et la question se repose de l'origine et de l'usage de sa richesse. Cette double question est comme vous le savez résolue dans le chapitre intitulé « La baie de Vigo », où nous voyons d'une part les hommes de Nemo faire, je cite, « une inépuisable pêche d'argent et d'or »

¹⁴ Jules Verne, *Les Enfants du Capitaine Grant* (partie II, chap. III), Paris, éd. Hetzel, 1868, p. 237.

dans le flanc des galions espagnols engloutis en 1702 (p. 347), et où nous voyons Nemo s'exclamer devant Aronnax que ces trésors sont prélevés sur le fond des mers dans la seule pensée qu'il existe « des êtres souffrants, des races opprimées sur cette terre, des misérables à soulager, des victimes à venger » (p. 349). C'est ici qu'Aronnax comprend que Nemo est « resté un homme » : « Son cœur palpitait encore aux souffrances de l'humanité, et son immense charité s'adressait aux races asservies comme aux individus ! » Nemo est bien et bien au centre d'une contre-économie du pillage d'épaves et du don, qui est en tout point opposée au libéralisme colonial.

En fait, Nemo, qui cherche des « victimes à venger » et qui admire les marins du *Vengeur*, est une créature romanesque intéressante par sa différence avec d'autres héros de la vengeance comme le comte de Monte-Cristo de Dumas en 1844 ou bien son *alter ego* vernien Mathias Sandorf dans le roman de 1885. Il y a d'abord une différence dans l'origine de leurs fortunes, même si elles relèvent toutes de ce qu'on peut appeler l'argent magique, par opposition à l'argent du récit réaliste. Edmond Dantès, alias le comte de Monte-Cristo, hérite d'un fabuleux trésor grâce aux indications de son compagnon de cellule l'abbé Faria. Mathias Sandorf, alias le Docteur Antekirtt, hérite de la fortune d'un pacha qu'il a soigné. Mais Nemo, qui s'approprie les trésors des épaves sous-marines – et je précise qu'il a le droit de le faire, d'après les *Leçons d'économie politique* de Frédéric Passy, qui disent qu'il existe des choses qui ne sont « pas détenues du tout, comme c'est le cas pour les biens sans maître, pour les forêts vierges, pour les mines ignorées, pour les terres désertes, ou pour les biens perdus au fond des mers¹⁵ » – Nemo donc n'est pas le destinataire direct d'un héritage. En outre, contrairement à Sandorf, qui était à l'origine un industriel noble et qui, devenu le Docteur Antekirtt, achète et développe une île en Méditerranée, Nemo quoique ingénieur n'exploite pas les houillères qu'il évoque avec Aronnax (p. 121) : il n'y a pas d'origine très identifiée de la fortune de Nemo.

Symétriquement, sa vengeance est désindividualisée, contrairement à celle de Monte-Cristo et à celle de Sandorf, qui ont très précisément pour cibles les individus qui ont causé leur ruine. Bien sûr, vous savez que le capitaine Nemo est un personnage tout entier construit autour d'une *absence*, pour le coup, celle de toute mention de sa nationalité polonaise et de sa haine pour les Russes. Vous savez que cette absence est le fruit d'une négociation de l'auteur avec son éditeur et vous sentez combien cette censure éditoriale a contribué à amplifier le personnage, qui devient la figure de toute révolte, et qui affiche dans sa chambre aussi bien des portraits de Kosciusko que de Botzaris ou de Lincoln (p. 342). Quand on lit *Mathias Sandorf*, on observe un glissement de l'action qui nous fait passer doucement de la figure d'un seigneur hongrois financeur secret d'une insurrection anti-autrichienne à celle d'un riche industriel qui sillonne la Méditerranée en sous-marin électrique à la recherche des malfrats qui ont causé sa perte et la disparition de ses proches. Au contraire, la vengeance de Nemo, c'est-à-dire son usage de l'or, demeure aussi désindividualisée dans le roman que l'origine de ses richesses est plurielle. D'où l'envergure du personnage, qui figure une anti-économie universelle.

¹⁵ *Leçons d'économie politique faites à Montpellier par M. Frédéric Passy*, recueillies par MM. Émile Bertin et Paul Glaize, *op. cit.*, p. 26.

3. *La valeur.*

Et pourtant je crois que ce personnage altermondialiste, qui comme tout vengeur est essentiellement tourné vers le passé et vers la perte, représente une économie moins intéressante, moins moderne, que celle du personnage d'Aronnax, à laquelle je voudrais me consacrer pour finir, en même temps qu'à la question de la valeur. Le professeur au Muséum d'Histoire naturelle pourrait être un personnage ridicule. Il pourrait ressembler à un savant monomaniacque comme le professeur Lidenbrock dans *Le Voyage au centre de la terre*. Le personnage pourrait souffrir des cours particuliers récurrents et un peu humiliants que lui fait subir le capitaine Nemo (rappelez-vous le chapitre sur la baie de Vigo : « Voilà bien les savants, ils ne savent pas » - p. 344). Or Aronnax échappe au ridicule pour plusieurs raisons. D'abord, il est le narrateur de cette histoire, un narrateur nourri de Michelet et de Hugo, qui partage avec Nemo le sentiment du « sublime » comme le dit la dernière page du roman. Ensuite, par une logique de complémentarité des personnages qui a souvent été commentée, Aronnax est délesté par ses compagnons de deux défauts qui seraient premièrement un formalisme classificateur oublieux du référent, attitude incarnée par Conseil, deuxièmement un appétit destructeur et guerrier indifférent aux équilibres naturels, volontarisme incarné ici par Ned Land. Enfin Aronnax est une figure d'honnête homme qui objecte plusieurs fois à Nemo que ce dernier détient les trois amis au mépris du « droit des gens » et qui évalue régulièrement le degré d'humanité de ce héros de l'*hybris*. Or on peut discerner une caractéristique supplémentaire de cet humaniste Aronnax qui concilie perception scientifique et esthétique de la nature : c'est sa singulière propension à chiffrer la valeur des produits de la nature. Or la valeur, c'est la question première de l'économie politique, avec celle de la propriété ou celle de la division du travail. C'est sur la question de la valeur que s'ouvrent les « causeries économiques » de Maurice Block dans le *Magasin d'Éducation et de récréation* : que vaut l'eau, que vaut l'air, que vaut le savoir ?

Quand il parcourt le musée personnel de Nemo dans le chapitre XI, Aronnax est naturellement étonné de la richesse de cette collection. Il repère des « toiles de la plus haute valeur » et Nemo confirme qu'il a réuni là « quelques objets d'un haut prix » (p. 113). Comme le musée personnel de Nemo est composé sur le modèle du cabinet de curiosités, de la *Kunstkammer*, il réunit des objets d'art et des « raretés naturelles » comme dit la p. 114. Et les objets de la nature se trouvent donc à leur tour pris dans une évaluation de l'objet d'art qui n'a rien à voir avec la valeur d'usage mais qui se rapporte à un marché de la collection : c'est à ce titre que la description du musée de Nemo parle des « plus précieux produits de la mer qui eussent jamais été livrés aux regards d'un naturaliste » (p. 115), et c'est ainsi que la première description poétique de coquillages, p. 115-116, s'ouvre sur une évaluation : « parmi ces produits de la mer », dit Aronnax, « je citerai un spondyle impérial, aux vives couleurs, tout hérissé d'épines, rare spécimen dans les muséums européens, et dont j'estimai la valeur à vingt mille francs (...) » (p. 115). Enfin quand Aronnax s'intéresse aux perles du capitaine Nemo, il est assez naturel qu'il se réfère à des comparaisons sur un marché où le produit de la nature devient un produit de luxe :

Quelques-unes de ces perles surpassaient en grosseur un œuf de pigeon ; elles valaient, et au-delà, celle que le voyageur Tavernier vendit trois millions au shah de Perse, et primaient cette autre perle de l'iman de Mascate, que je croyais sans rivale au monde. (p. 116)

Aronnax conclut que « chiffrer la valeur de cette collection » est « impossible ». Et à cet instant il y a d'ailleurs un décalage intéressant entre sa tentative d'estimation de cette collection et la phrase que lui adresse Nemo : « Vous examinez mes coquilles, monsieur le professeur. En effet, elles peuvent intéresser un naturaliste » (p. 117). Décalage intéressant parce qu'à ce moment, le naturaliste fait un peu figure de commissaire-priseur, tandis que c'est l'ingénieur Nemo qui passe pour un véritable esthète, en même temps qu'un naturaliste découvreur de raretés.

On peut lire ce passage comme le fait Juliette Azoulai, spécialiste des rapports entre littérature, philosophie et savoirs qui intervenait tout récemment au séminaire dix-neuviémiste de Sorbonne université et de la Sorbonne nouvelle pour expliquer que de Goethe jusqu'aux travaux de Ernst Haeckel autour de 1900, se développe l'idée que la nature est artiste et que l'homme renoue dans sa pratique artistique avec l'esprit créateur qui anime la nature même¹⁶. Le musée de Nemo fait sens en rassemblant créations de la nature et créations de l'homme. Mais on peut aussi avoir une lecture économique de ce passage et remarquer non seulement qu'Aronnax évalue les produits de la nature qui ont déjà été muséifiés, mais qu'il conserve ce réflexe évaluateur face aux produits de la nature *in vivo*. Par exemple, à l'île Crespo, Nemo tue une loutre de mer qu'Aronnax estime d'un « très grand prix » :

Sa peau, d'un brun marron en dessus, et argentée en dessous, faisait une de ces admirables fourrures si recherchées sur les marchés russes et chinois ; la finesse et le lustre de son poil lui assuraient une valeur minimum de deux mille francs. (p. 174)

À Vanikoro, on découvre une merveilleuse coquille senestre : « les amateurs les paient au poids de l'or », dit Aronnax qui vient d'expliquer à Conseil la loi de dextrosité de la nature (p. 224). Dans le dernier chapitre de la première partie, on est au « royaume du corail » : « Le corail se vend jusqu'à cinq cents francs le kilogramme », rappelle Aronnax, qui évalue d'après cela la « fortune » que représente le massif corallien dans lequel il se promène. En Méditerranée, on nous apprend que « les Romains payaient jusqu'à dix mille sesterces la pièce » des mulles-rougets pour le plaisir de les voir changer de couleur au fur et à mesure qu'ils s'asphyxiaient (p. 329-330). En Antarctique, le professeur trouve un œuf de pingouin, « remarquable par sa grosseur, et qu'un amateur eût payé plus de mille francs », dit le texte (p. 421). Et puis il y a bien sûr ce long chapitre intitulé « Une perle de dix millions », dans lequel Aronnax contemple une perle de la grosseur d'une noix de coco cultivée par Nemo :

¹⁶ Voir Juliette Azoulai, *Comprendre le madrépore : à l'école de la vie sous-marine (1861-1911)*, volume inédit d'une Habilitation à diriger des recherches soutenue le 26 juin 2025 à l'Université Gustave Eiffel.

comparant cette perle à celles que je connaissais déjà, à celles qui brillaient dans la collection du capitaine, j'estimai sa valeur à dix millions de francs au moins. Superbe curiosité naturelle et non bijou de luxe, car je ne sais quelles oreilles féminines auraient pu le porter. (p. 283)

Souvent, donc, notre narrateur ajoute à son émerveillement devant les produits de la nature une estimation chiffrée qui se réfère au monde de la surface, à des marchés d'amateurs ou de collectionneurs, sur lesquels la valeur d'échange ne se gage pas forcément sur une valeur d'usage.

Nous pouvons avoir deux lectures de cette tendance d'Aronnax à faire intervenir l'argent monnayé dans son admiration. La première consisterait à comparer ce réflexe au matérialisme un peu grossier qu'on trouve dans certaines descriptions de la *Comédie humaine*, à ce côté notaire ou parvenu dont s'amuse Marcel Proust ou Julien Gracq quand ils lisent Balzac ; et dans ce cas, on trouve que cette pesée monétaire de la nature est vraiment incongrue ; elle nous paraîtrait par exemple déplacée dans le roman de Marlan Haushofer. La deuxième lecture possible de ces notations consisterait à mettre en rapport cette entrée des *mirabilia* dans le périmètre de l'économie avec les passages du roman qui font allusion à l'extinction des espèces. Vous avez remarqué que le roman est assez contradictoire sur ce point, puisque le chapitre sur les huîtres affirme que « la force créatrice de la nature l'emporte sur l'instinct destructif de l'homme » (p. 281), alors que deux pages plus loin le narrateur remarque que la loutre de mer est en voie d'extinction. Mais la préoccupation est présente, et si l'on reconnaît que *Vingt Mille Lieues sous les mers* accompagne sa description poétique de l'abondance sous-marine d'une inquiétude récurrente sur la réduction de la biodiversité, alors ce tempérament d'évaluateur d'Aronnax prend peut-être un autre sens.

En préparant cette communication pour vous qui êtes en CPGE scientifiques, je suis tombé sur plusieurs numéros en ligne de la revue *Jaune et Rouge*, qui est la revue des anciens élèves de l'X. Cette revue a publié des numéros sur l'écologie politique ou sur la biodiversité, mais l'article qui m'a le plus intéressé date d'il y a une vingtaine d'années, à une époque où le « développement durable » est devenu une valeur brandie dans le discours des entreprises, qui ont tenté d'intégrer ces objectifs. Dans cet article, Anne-Marie Ducroux, qui allait devenir présidente de la section environnement du Conseil économique social et environnemental, commence par expliquer que « Trop longtemps, l'eau, l'air, les forêts, les paysages, le climat, les espèces ont figuré dans notre imaginaire comme autant de données sans valeur spécifique affectée¹⁷ ». Et de fait c'est exactement comme cela que commence le *Manuel d'économie pratique* de Maurice Block : l'instituteur inventorie les choses de la nature qui sont « utiles sans avoir de la valeur ». Or ce qu'explique Anne-Marie Ducroux, est que « si, dans un premier temps, la disparition du vivant et la disparition de la perception de la valeur du vivant sont probablement corrélées, dans un deuxième temps, paradoxalement, la perception de sa disparition pourrait permettre de faire réapparaître, dans la vie commune, ses valeurs ». On voit très bien que son objectif est de « rendre lisibles les valeurs du vivant », c'est-à-

¹⁷ Anne-Marie Ducroux, « Reconnaître des valeurs au vivant », dossier : La biodiversité | Magazine N°616 Juin/Juillet 2006 [en ligne : <https://www.lajauneetlarouge.com/reconnaitre-des-valeurs-au-vivant/>].

dire très concrètement de faire entrer une valorisation financière du vivant dans « les lois, la fiscalité, la jurisprudence, les critères des marchés, des subventions, des prêts, les comptabilités publiques et privées ». Je ne sais pas exactement comment s'articule cette approche par rapport à l'écologie économique pratiquée par l'économiste René Passet, qui vient de mourir, mais on voit très bien que l'enjeu ici est à la fois principiel et pratique. D'abord, il consiste à faire accepter l'idée qu'il faudrait évaluer le vivant, au nom du « constat réaliste que ce qui n'entre pas dans un marché, quel qu'il soit, n'a finalement pas de valeur représentée ». Ensuite, il consiste à tenter d'évaluer en termes monétaires le patrimoine naturel et aussi les effets négatifs des comportements humains sur les écosystèmes, avec toutes les difficultés techniques que cela peut poser. Or nous voyons bien qu'en somme, Aronnax, avec sa manie de chiffrer les merveilles, est déjà acquis à cette conscience financière, à ce calcul des externalités. Voyez comment dans le passage du roman sur la disparition des lamantins, il reconstitue les effets induits de cette chasse : prolifération des algues à l'embouchure des fleuves de l'Amérique du Sud, apparition de la fièvre jaune (p. 454), et donc coût humain ... cependant que l'équipage de Nemo tue encore une demi-douzaine de bêtes.

Avec sa tendance irrépressible à chiffrer la valeur des produits de la nature en les rapportant aux marchés, Aronnax représente une écologie peut-être plus moderne que l'écologie romantique et misanthrope de Nemo. Le capitaine incarnerait une écologie en quelque sorte rousseauiste, qui pense à raison que la valeur du vivant transcende les échanges économiques et qui voudrait préserver les *mirabilia* de la nature de tout contact. Aronnax au contraire fait entrer le vivant dans l'économie. Cette opposition est structurante dans le roman vernien : ce que nous avons vu ici du caractère archaïque des propriétés sous-marines de Nemo, ce que nous avons dit de son projet quarante-huitard de vengeance des nationalités opprimées, et ce que nous venons de dire de son rapport à la rareté et à la merveille, résument un romantisme qu'on trouve souvent dans les romans de Verne, dès *Cinq semaines en ballon*, mais qui y est tout aussi souvent contrebalancé par une autre pensée, une forme de matérialisme, de pragmatisme et de conscience de la finitude qui sont beaucoup mieux représentés ici par le personnage d'Aronnax et qui donnent aux *Voyages extraordinaires* leur intérêt dialectique pour des lecteurs qui ont votre formation.